

*Concert du 15 novembre 2019: Florence Millet, Matthieu de Laubier*

*Départs*

**Jean-Sébastien Bach: Capriccio pour le départ de son frère bien aimé (BWV 992, 1704)**

Arioso-Adagio, Andante, Adagioissimo, Aria di Postiglione, Fuga all' imitazione della posta

**Jean-Sébastien Bach: Liebster Herr Jesu (1736)**

Texte de Christoph Weselovius - BWV 484

Liebster Herr Jesu, wo bleibst du so lange?  
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange,  
komm doch und wenn es dir also gefällt,  
nimm mich von dieser so angstvollen Welt.  
Komm doch, Herr Jesu, wo bleibst du so  
lange?  
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange.

Alles ist eitel, was unter der Sonne,  
flüchtig die Freude, vergänglich die Wonne,  
Herrlichkeit, Wollüste, Reichtum und Kunst,

alles ist schattiger Nebel und Dunst.  
Darum, Herr Jesu, wo bleibst du so lange?  
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange.

Allbereit schmücke dich, gläubige Seele,  
fülle die brennende Lampe mit Öle,  
auch um die Mitternacht fertig zu stehn  
und zu der himmlischen Hochzeit zu gehn.  
Komm doch! ach komm doch! wo bleibst du so  
lange?  
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange.

**Johannes Brahms: O wüsst ich doch den Weg zurück (1873)**

Texte de Klaus Groth

O wüsst ich doch den Weg zurück,  
Den lieben Weg zum Kinderland!  
O warum sucht ich nach dem Glück  
Und ließ der Mutter Hand?  
O wie mich sehnet auszuruhn,  
Von keinem Streben aufgeweckt,  
Die müden Augen zuzutun,  
Von Liebe sanft bedeckt!

Und nichts zu forschen, nichts zu spähn,  
Und nur zu träumen leicht und lind;  
Der Zeiten Wandel nicht zu sehn,  
Zum zweiten Mal ein Kind!  
O zeigt mir doch den Weg zurück,  
Den lieben Weg zum Kinderland!  
Vergebens such ich nach dem Glück,  
Ringsum ist öder Strand!

**Gabriel Fauré: L'horizon chimérique (1921)**

Quatre textes de Jean de la Ville de Mirmont

*1) La mer est infinie*

La mer est infinie et mes rêves sont fous.  
La mer chante au soleil en battant les falaises.  
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise.  
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,  
La brise les agite et les roule en ses plis;  
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte  
Aux vaisseaux que mon coeur dans leur fuite a  
suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume

De la mer qui console et qui lave des pleurs  
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume;  
Les goélands perdus les prendront pour des  
leurs.

### 2) *Je me suis embarqué*

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse  
Et roule bord sur bord et tangue et se balance.  
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;  
Les vagues souples m'ont appris d'autres  
cadences  
Plus belles que le rythme las des chants  
humains.

À vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?  
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.  
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent  
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des  
lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image  
effacée,  
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.  
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...  
Ô ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée ?

### 3) *Diane, Séléné*

Diane, Séléné, lune de beau métal,

### **Gabriel Fauré: Les berceaux (1879)**

Texte de Sully-Prudhomme

Le long du quai, les grands vaisseaux,  
Que la houle incline en silence,  
Ne prennent pas garde aux berceaux,  
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,  
Car il faut que les femmes pleurent,

### **Henri Duparc: L'invitation au voyage (1870)**

Texte de Charles Baudelaire (sans la 2e strophe)

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !

Qui reflète vers nous, ta face déserte,  
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,  
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la  
perte.

Ô lune, je t'en veux de ta limpidité  
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,  
Et mon coeur, toujours las et toujours agité,  
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

### 4) *Vaisseaux, nous vous aurons aimés*

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure  
perte ;  
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.  
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes  
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,  
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.  
Nous ne pouvions garder vos âmes  
enchaînées ;  
Il vous faut des lointains que je ne connais pas

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.  
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur  
d'effroi,  
Mais votre appel, au fond des soirs, me  
désespère,  
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

Et que les hommes curieux  
Tentent les horizons qui leurrent!

Et ce jour-là les grands vaisseaux,  
Fuyant le port qui diminue,  
Sentent leur masse retenue  
Par l'âme des lointains berceaux.

Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés

De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;

C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
— Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

### **Henri Duparc Chanson triste (1869)**

Texte de Jean Lahor

Dans ton cœur dort un clair de lune  
Un doux clair de lune d'été  
Et pour fuir la vie importune  
Je me noierai dans ta clarté

J'oublierai les douleurs passées  
Mon amour, quand tu berceras  
Mon triste cœur et mes pensées  
Dans le calme aimant de tes bras

Tu prendras ma tête malade  
Oh! quelquefois sur tes genoux  
Et lui diras une ballade  
Qui semblera parler de nous;

Et dans tes yeux pleins de tristesses  
Dans tes yeux alors je boirai  
Tant de baisers et de tendresses  
Que peut-être je guérirai

\*\*\*\*\*

### **César Franck: Prélude, choral et fugue (1884)**

### **Georges Auric: Richard II Quarante (1947)**

Texte de Louis Aragon

Ma patrie est comme une barque  
Qu'abandonnèrent ses haleurs  
Et je ressemble à ce monarque  
Plus malheureux que le malheur  
Qui restait roi de ses douleurs

Vivre n'est plus qu'un stratagème  
Le vent sait mal sécher les pleurs  
Il faut haïr tout ce que j'aime  
Ce que je n'ai plus donnez-leur  
Je reste roi de mes douleurs

Le cœur peut s'arrêter de battre  
Le sang peut couler sans chaleur  
Deux et deux ne fassent plus quatre  
Au Pigeon-Vole des voleurs  
Je reste roi de mes douleurs

Que le soleil meure ou renaisse  
Le ciel a perdu ses couleurs  
Tendre Paris de ma jeunesse  
Adieu printemps du Quai-aux-Fleurs  
Je reste roi de mes douleurs

Fuyez les bois et les fontaines  
Taisez-vous oiseaux querelleurs  
Vos chants sont mis en quarantaine  
C'est le règne de l'oiseleur  
Je reste roi de mes douleurs

Il est un temps pour la souffrance  
Quand Jeanne vint à Vaucouleurs  
Ah coupez en morceaux la France  
Le jour avait cette pâleur  
Je reste roi de mes douleurs

**Georges Auric: Le petit bois (1947)**

Texte de Jules Supervielle

J'étais un petit bois de France  
Avec douze rouges furets,  
Mais je n'ai jamais eu de chance  
Ah ! que m'est-il donc arrivé ?

Je crains fort de n'être plus rien  
Qu'un souvenir, une peinture  
Ou le restant d'une aventure.  
Un parfum, je ne sais pas bien.

Ne suis-je plus qu'en la mémoire  
De quelque folle ou bien d'enfants,

Ils vous diraient mieux mon histoire  
Que je ne fais en ce moment.

Mais où sont-ils donc sur la terre  
Pour que vous les interrogiez,  
Eux qui savent que je dis vrai  
Et jamais je ne désespère.

Mon Dieu comme c'est difficile  
D'être un petit bois disparu  
Quand on avait tant de racines  
Comment faire pour n'être plus ?

**Francis Poulenc: Sanglots (1940)**

Texte de Guillaume Apollinaire

Notre amour est réglé par les calmes étoiles  
Or nous savons qu'en nous beaucoup  
d'hommes respirent  
Qui vinrent de très loin et sont un sous nos  
fronts  
C'est la chanson des rêveurs  
Qui s'étaient arraché le coeur  
Et le portaient dans la main droite  
Souviens-t'en  
cher orgueil de tous ces souvenirs

Des marins qui chantaient comme des  
conquérants  
Des gouffres de Thulé, des tendres cieux  
d'Ophir  
Des malades maudits, de ceux qui fuient leur  
ombre  
Et du retour joyeux des heureux émigrants.

De ce coeur il coulait du sang  
Et le rêveur allait pensant  
À sa blessure délicate  
Tu ne briseras pas la  
chaîne de ces causes  
Et douloureuse et nous disait  
Qui sont les effets d'autres causes  
Mon pauvre coeur, mon coeur brisé  
Pareil au coeur de tous les hommes  
Voici nos mains que la vie fit esclaves  
Est mort d'amour ou c'est tout comme  
Est mort d'amour et le voici  
Ainsi vont toutes  
choses  
Arrachez donc le vôtre aussi  
Et rien ne sera libre jusqu'à la fin des temps  
Laissons tout aux morts  
Et cachons nos sanglots

### **Francis Poulenc: Les gars qui vont à la fête (1942)**

Texte de Maurice Fombeure

Les gars qui vont à la fête  
Ont mis la fleur au chapeau  
Pour y boire chopinette  
Y goûter le vin nouveau  
Y tirer la carabine  
Y sucer le berlingot  
Les gars qui vont à la fête  
Ont mis la fleur au chapeau  
Sont rasés à la cuiller  
Sont raclés dessous la peau  
Ont passé la blouse neuve  
Le faux-col en cellulo  
Les gars qui vont à la fête  
Ont mis la fleur au chapeau  
Y faire danser les filles  
Chez Julien le violoneur  
Des polkas et des quadrilles

Et le pas des patineurs  
Le piston la clarinette  
Attendrissent les costauds  
Les gars qui vont à la fête  
Ont mis la fleur au chapeau  
Quand ils ont bu, se disputent  
Et se cognent sur la peau  
Puis vont culbuter les filles  
Au fossé sous les ormeaux  
Les gars qui vont à la fête  
Ont mis la fleur au chapeau  
Reboivent puis se rebattent  
Jusqu'au chant du premier jô  
Le lendemain on en trouve  
Sont couchés dans le ruisseau  
Les gars qui vont à la fête  
Ont mis la fleur au chapeau.

### **Francis Poulenc: Voyage à Paris (1940)**

Texte de Guillaume Apollinaire

Ah! la charmante chose  
Quitter un pays morose  
Pour Paris  
Paris joli  
Qu'un jour dût créer l'Amour.

### **Francis Poulenc: Fêtes galantes (1943)**

Texte de Louis Aragon

On voit des marquis sur des bicyclettes  
On voit des marlous en cheval-jupon  
On voit des morveux avec des voilettes  
On voit les pompiers brûler les pompons  
On voit des mots jetés à la voirie  
On voit des mots élevés au pavois  
On voit les pieds des enfants de Marie  
On voit le dos des diseuses à voix  
On voit des voitures à gazogène  
On voit aussi des voitures à bras

On voit des lascars que les longs nez gênent  
On voit des coïons de dix-huit carats  
On voit ici ce que l'on voit ailleurs  
On voit des demoiselles dévoyées  
On voit des voyous On voit des voyeurs  
On voit sous les ponts passer des noyés  
On voit chômer les marchands de chaussures  
On voit mourir d'ennui les mireurs d'œufs  
On voit périclitter les valeurs sûres  
Et fuir la vie à la six-quatre-deux

**Francis Poulenc: Bleuet (1940)**

Texte de Guillaume Apollinaire

Jeune homme de vingt ans qui as vu des choses  
si affreuses  
Que penses-tu des hommes de ton enfance  
Tu connais la bravoure et la ruse,  
Tu as vu la mort en face plus de cent fois  
tu ne sais pas ce que c'est que la vie  
Transmets ton intrépidité à ceux qui viendront  
après toi  
Jeune homme tu es joyeux, ta mémoire est  
ensanglantée

Ton âme est rouge aussi de joie  
Tu as absorbé la vie de ceux qui sont morts  
près de toi  
Tu as de la décision  
Il est 17 heures et tu saurais mourir  
Sinon mieux que tes aînés  
Du moins plus pieusement  
Car tu connais mieux la mort que la vie  
Ô douceur d'autrefois, lenteur immémoriale.

**Norbert Glanzberg: Du alter Baum (1983)**

Texte de Johanna Kirchner

Du alter Baum, du Freund aus frühen Tagen,  
Du Zuflucht du, mein laubgrünes Zelt,  
Du, alter Baum, du hörtest meine Fragen,  
Zu dir trug ich den Kummer meiner Welt.

Ich spielte still, behütetest meine Spiele,  
Dein grüner Schatten war ein gutes Haus.  
Die Amsel flötete in deinen Zweigen  
Und Bienen Völker summten ein und aus.

Du, alter Baum, sahst du bei ersten Küssen,  
Du teiltest Lust und Heimlichkeit mit mir.  
Du, alter Baum, verletzt von Kriegeschüssen,  
Du hieltest stand, ich kam zurück zu dir.

Ich lehnte meine Stirn an deine Rinde,  
Wenn es mich heim trieb  
Aus dem Staub der Stadt.  
Mit beiden Armen hielt ich dich umfassen,  
Und sah an deinen dichten Laub mich satt.

Du, alter Baum, du Freund aus frühen Tagen,  
Dein Stamm ist taub und deine Rinde tot.  
Dir sprießt kein Blatt, es splintern deine Zweige.  
Wie ein Gespenst ragst du ins Morgenrot.

Zerstört von all dem giftbelad'nen Regen  
Stehst du als Zeuge unsrer Schuld vor mir.  
Es war so gut in deinem grünen Schatten.  
Mir ist, mein Freund, als stürbe ich mit dir.